

Mirosław Loba

Université Adam Mickiewicz de Poznań

ORCID : 0000-0003-2457-9160

Face à l'homme, face à l'animal Penser l'écocritique avec Élisabeth de Fontenay

Facing Man, Facing the Animal. Thinking Ecocriticism with Élisabeth de Fontenay

The author seeks to relate the ideas of Élisabeth de Fontenay to what is now called an ecological turn in the humanities – particularly in literary studies – to see how the work and thought of the philosopher can accompany us in the exercise of ecocritical discourse on literature. Particular attention is paid to the reading of her book *Gaspard de la nuit. Autobiographie de mon frère*, which reveals human and animal fragility and invites the questioning of contemporary ecologically sensitive discourses.

Keywords: man, animal, history, care, ecological discourse, Élisabeth de Fontenay, literature

Mots-clés : homme, animal, histoire, care, discours écologique, Élisabeth de Fontenay, littérature

« N'être que vivant... Vous vous rendez compte de l'arrogance de ce syntagme et de l'énormité de cette destitution ? »¹

Il serait sans doute légitime de se demander, et sans mauvaise foi, si la critique littéraire contemporaine qui commente les textes hantés par la menace du désastre écologique planétaire et la fin imminente du monde, n'oublie pas que cette apocalypse a déjà eu lieu et que les écrivains ne cessent de la répéter ? Sans

¹ É. de Fontenay, *Actes de naissance. Entretien avec Stéphane Bou*, Paris, Seuil, 2011, p. 70.

diminuer la gravité de la situation actuelle, l'histoire de la littérature nous rappelle que la sensibilité environnementaliste n'est pas un objet nouveau ; elle nous apprend aussi comment évoluait le langage et les représentations que les littéraires et les philosophes avaient adoptés pour parler de ce qui nous entoure : plantes, animaux, paysages. Toutefois force est de constater que le souci écologique imprègne aujourd'hui² le discours de la critique et des théories littéraires dont la forme et le langage ont été élaborés pendant les trois dernières décennies³.

Cette critique, qui explore les relations entre la littérature et l'environnement, s'engage actuellement à réparer le monde, à pratiquer le *care*⁴ en courant parfois le risque – dans ce noble désir de transformer la planète – d'oublier que l'histoire de la condition humaine est faite d'angoisse et de peine. Les théories écocritiques des dernières décennies cherchent à modifier notre perception des textes littéraires et de leurs auteurs, mais vu leur succès global, on n'a pas tort de se demander à quel point elles restent une arme dans le combat contre les changements climatiques et environnementaux et à quel point elles sont un outil cynique et stérile qui répond seulement au besoin d'innover des études littéraires et d'organiser des colloques. Sans céder trop vite aux sirènes du catastrophisme, qui chantent la fin de l'homme et pleurent ses actions néfastes pour la planète, sans tomber dans le sentimentalisme et dans la mélancolie, je soutiendrais que l'intérêt et la valeur de ces études écocritiques ou écosensibles réside dans la façon dont elles peuvent éclairer le passé et le futur de notre rapport à l'environnement et à la nature, révéler nos préjugés et nos illusions, nos angoisses et nos espoirs, les émotions et les faits. Je chercherai donc dans cette contribution à rapprocher les idées d'Élisabeth de Fontenay – philosophe qui s'interroge sur nos devoirs à l'égard du vivant – avec ce qu'on appelle de nos jours un tournant écologique dans les sciences humaines – en particulier dans les études littéraires – pour voir comment l'œuvre et la pensée de la philosophe peuvent nous accompagner dans l'exercice du discours écocritique sur la littérature.

À Élisabeth de Fontenay, dont les travaux consacrés aux animaux ont été source d'inspiration pour de nombreux auteurs et penseurs qui se sont penchés sur la question animale, incombe un rôle indéniable dans le rétablissement de la longue histoire des relations des hommes avec leur environnement. Même si la philosophe restreint sa pensée aux bêtes, et notamment aux animaux domestiques, et si elle peut déplaire à certains défenseurs des plantes ainsi qu'aux militants de la cause végane, son œuvre nous livre un regard très perçant et passionné sur les rapports entre l'humanité et les animaux. Élisabeth de Fontenay est une autrice sobre, de sa plume sont sortis seulement quelques ouvrages dont les plus importants sont : *Diderot ou le matérialisme enchanté* (1981), *Le silence des bêtes*.

² Voir P. Schoentjes, *Littérature et écologie. Le mur des abeilles*, Paris, Corti, 2020.

³ Voir *The Cambridge Companion to Literature and the Environment*, éd. L. Westling, New York, Cambridge University Press, 2014.

⁴ A. Gefen, *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Corti, 2017, p. 19-24 et 190-207.

L'humanité à l'épreuve de l'animalité (1998), *Sans offenser le genre humain* (2008), *La grâce et le progrès : les réflexions sur la Révolution française et la Vendée* (2020). En 2018, elle a publié *Gaspard de la nuit. Autobiographie de mon frère*, texte inclassable, à la fois autobiographique, littéraire et philosophique.

Face à l'homme

Le propre de l'homme est la question fondamentale qui hante les écrits d'Élisabeth de Fontenay qui examinent et interrogent la métaphysique humaniste et subjectiviste. Son ouvrage *Le silence des bêtes* reste une longue exploration de la frontière entre l'humanité et l'animalité. Il ne s'agit pas ici de restituer ce long cheminement, ce qui importe, c'est de souligner sa reconstruction de l'avènement de la tradition humaniste qui hiérarchise le vivant et postule la rupture arbitraire entre le monde humain et non humain. Toutefois, si par ses réflexions sur la porosité de la limite entre l'homme et l'animal, son travail pouvait être rattaché à la tradition de la déconstruction du propre de l'homme et de la métaphysique humaniste que pratiquait Jacques Derrida, la philosophe cherche malgré tout à maintenir une certaine idée de l'humanité, parce que l'effacement de cette frontière lui rappelle la Shoah : effacement de la distinction entre les humains et les animaux. Cette indistinction lui paraît aussi inadmissible que la démarche heideggerienne qui consiste à faire « une coupure entre *le vivant qui n'est que vivant*, et l'homme »⁵. Malgré certaines réticences, Fontenay cherche à sauver l'humanité qui, selon elle, ne peut s'articuler que dans le souci éthique, que dans la responsabilité de l'homme pour l'autre, qu'il soit un animal, un sans-papier, un migrant ou un Juif. Par ailleurs, la philosophe rejette « cette détestable concurrence, cette destitution mutuelle [qui] se déchaîne désormais, opposant les protecteurs des animaux, les défenseurs des sans-papiers et les gardiens de la mémoire de l'Extermination »⁶. Dans ses entretiens avec Stéphane Bou, elle déclare :

Veiller sur le sort des animaux serait oublier quel fut le sort des Juifs et fermer les yeux sur la situation des immigrés privés de droits, et ainsi de suite. Je ne saurais, pour ma part, dissocier ces différentes occurrences de la vie, vie de ceux qui ont été ou sont, structurellement ou épisodiquement, des *seulement vivants*. C'est pourquoi, tout en affirmant l'unicité d'Auschwitz, je tente malgré tout d'articuler les différentes figures de la vulnérabilité pour en faire un objet complexe de pensée.⁷

⁵ É. de Fontenay, *Actes de naissance*, op. cit., p. 70.

⁶ *Ibid.*, p. 81.

⁷ *Ibid.*, p. 81-82.

Face à la vulnérabilité du vivant, elle ne cesse pas de répéter que la seule attitude possible à adopter par un être humain est celle de la responsabilité. L'injonction de ce devoir est présente dans son combat philosophique pour la défense des animaux et dans sa réflexion sur l'humanité et sa culture humaniste tant de fois compromise. L'illustration de l'engagement personnel d'Élisabeth de Fontenay est son livre *Gaspard de la nuit* qui est – comme le signale le titre complet de l'ouvrage – *L'autobiographie de [s]on frère*. La philosophe écrit à la place de son frère cadet : Gaspard – aujourd'hui un homme adulte – reste incapable, à cause de sa maladie, d'exprimer le mal qui l'habite depuis le plus jeune âge. La particularité de cette écriture consiste dans la recherche, par l'intermédiaire du récit, du dépassement du grave autisme de son frère qui lui enlève toute possibilité d'intégration sociale. La déconstruction du genre autobiographique, pratiquée par Fontenay comme une prise de parole au nom et à la place de l'autre, comme une violence du moi qui s'usurpe le droit de se substituer à l'autre, se révèle un enjeu éthique majeur, une voie unique pour vaincre le mutisme. Cette opération reste très délicate et elle soulève des questions : est-il légitime de se mettre dans la peau de l'autre ? Peut-on parler à sa place sans le déposséder de sa voix ? Cette écriture ne risque-t-elle pas d'être une forme d'enterrement ? Cependant, face à la défaillance intellectuelle de Gaspard, le travail de sa sœur chasse tous les doutes et revêt même une signification particulière : à travers son écriture, elle rend la vie à son frère : « Pourtant, la poussière de mots que je jette en direction de Gaspard n'a rien d'un rite de funérailles, elle a une destination inverse, celle de le faire vivre en l'inscrivant moins illisiblement dans la communauté des hommes ».⁸

La biographe renoue ici avec le propos de Max Horkheimer dans *L'éclipse de la raison* qu'elle évoque dans les entretiens avec Stéphane Bou : « Il fut un temps où tout l'effort de l'art, de la littérature et de la philosophie consistait à [...] être la voix de tout ce qui est muet [...] »⁹. Le rapport d'Élisabeth de Fontenay à son frère, l'accompagnement dans sa solitude muette, reste semblable à son rapport aux animaux et on pourrait l'étendre à sa relation avec la nature. En commentant les paroles célèbres de Jules Michelet – « L'animal, sombre mystère, monde immense de rêves et de douleurs ! » –, la philosophe fait un aveu qui explique comment la pitié pour Gaspard est devenue l'origine de son interrogation philosophique sur les animaux :

Et voici qu'il me faut assumer une évidence qui peut sembler brutale mais dont la fondamentale douceur rend compte à la fois de ma sollicitude pour les bêtes et de ma pitié pour Gaspard. L'attention philosophique à l'histoire immémoriale du pâtir animal a trouvé son origine dans une méditation sur le quasi-mutisme de mon frère. Oui, c'est dans cette trace d'un généreux élargissement de l'humanisme

⁸ *Eadem, Gaspard de la nuit. Autobiographie de mon frère*, Paris, Stock, 2018, p. 130.

⁹ *Eadem, Actes de naissance, op. cit.*, p. 73.

que je trouve le droit de rapprocher le silence de mon frère de ce « sombre mystère animal ».¹⁰

Le rapprochement de son frère avec un animal la conduit à la détestation du propre de l'homme, parce que, selon la philosophe, ce concept prive les bêtes de tous les droits et « conduit à exclure de l'humanité ceux qui ne remplissent pas les critères décisifs »¹¹. Gaspard « ne possède aucune de ces vertus – note Fontenay – tenues pour proprement humaines. Très peu de signes viennent de lui, qui mériteraient qu'on s'exclame : cela, un animal ne l'aurait jamais fait ! Il est né, il a grandi, il s'est présenté à l'épreuve du propre de l'homme et il a été recalé »¹². Hostile à presque tous les humanismes, Élisabeth de Fontenay avoue se sentir, face à Gaspard, obligée à « maintenir une approche de cette différence entre homme et animal qu'une certaine ivresse antimétaphysique [la] portait systématiquement à dénier » : « Je n'ai jamais douté [...] que mon frère fût un sujet, un être de désir dont la parole et la pensée auraient dû constituer le destin »¹³. Pour la philosophe, cette inquiétude à l'égard du caractère incontournable de la condition humaine n'était pas sans conséquence pour penser l'animal et l'animalité.

Face à l'animal

L'écriture d'Élisabeth de Fontenay relève non seulement de son souci éthique, mais aussi de sa stupéfaction face au monde, de l'enchantement de la matière qu'elle partage avec Denis Diderot. Dans cette perspective éthique se situe sans aucun doute *Le silence des bêtes* qui met l'humanité à l'épreuve de l'animalité. Cette étude qui se focalise sur notre rapport à l'éternel silence des animaux révèle son historicité et démontre le poids souvent inconscient de la culture qui pèse sur notre approche du monde vivant. Notre attitude contemporaine envers le monde animal reste un effet d'une longue histoire où se croisent la barbarie et la volonté de protection, l'intégration des animaux dans les rituels religieux et leur exclusion, leur abandon et leur chosification. La philosophe dévoile également comment la connaissance grandissante du monde vivant s'éloigne de la pratique quotidienne – du contact direct avec les bêtes – et conduit à la stupide indifférence au sort des animaux ainsi que, en passant par l'utilitarisme social, aux horreurs de l'élevage industriel.

Si le projet initial du livre de la philosophe consistait à interroger la frontière qui sépare l'homme et l'animal et à restituer l'histoire de la coupure anthropologique qui la soutenait, il l'a conduite à des enjeux inattendus. Ce qui continue à interroger les lecteurs du *Silence des bêtes*, c'est le rapport compliqué

¹⁰ *Eadem, Gaspard de la nuit, op. cit.*, p. 87.

¹¹ *Ibid.*, p. 99.

¹² *Ibid.*, p. 100.

¹³ *Ibid.*, p. 101-102.